

Juillet-Novembre 2012. Film « 31 juillet » (1961)

Présentation du film par Nicolas Palluau, docteur en histoire, chercheur correspondant équipe HEMOC, université d'Avignon et des Pays de Vaucluse, Centre Norbert Elias - UMR 8562

Le "31 juillet" est un film produit par les Eclaireurs de France au tout début de la décennie 1960. L'association cherche à faire connaître son projet éducatif par le cinéma, avant qu'elle produise Théo et les Renards en 1964. Le "31 juillet" est réalisé par Jacques Bador, cadre Eclaireurs actif dans la branche Route regroupant des jeunes de 17 à 22 ans. Le 31 juillet est le premier jour des vacances d'été d'un jeune ouvrier typographe partant en auto-stop. Sur une route aux confins de la Dordogne et du Limousin, il rencontre six garçons et filles roulant au volant d'une vénérable torpédo et monte avec eux. Le groupe, membre d'un clan de la Route des Eclaireurs de France, fait étape dans un camp d'éclaireurs qu'il connaît. Notre personnage réservé y découvre la fraternité unissant les jeunes et leurs cadres. Le film met en scène un camp scout dans son idéal de vie. Le jeune étranger est conquis par son atmosphère éducative puis comprend où se trouvent les véritables vacances.

Le "31 juillet" ou les anti-vacances

Mettre en scène le camp scout

L'intrigue du film repose sur l'organisation différente de deux tranches d'âge. D'un côté on voit des filles et des garçons de 17 à 22 ans, le clan des routiers et son antique véhicule ; et de l'autre, des plus jeunes de 11 à 16 ans, les patrouilles d'éclaireuses et d'éclaireurs, leur camp fixe et ses installations. Notre personnage central découvre le scoutisme par la continuité éducative entre les deux tranches d'âge. Le clan routier des six garçons et filles rencontré dès le début du film est un « club de jeunes » au fonctionnement autogéré. Son projet est de rejoindre l'Espagne dans une antique Citroën B 12.

Notre héros, grand échalas solitaire, est joyeusement hissé à bord de cette entreprise au parfum libertaire. Les jeunes ne portent presque aucun signe identitaire scout : « *des boy-scouts, ces gars ? Ces filles ? Ils n'en avaient pas le style.* » En revanche, le camp d'éclaireuses et d'éclaireurs où ils se rendent caractérise le scoutisme pour les préadolescents. Conduit par quelques chefs, l'ordre fraternel règne dans cette cité idéale éphémère. Tout est là, les tentes de patrouille, les constructions, les feux de camps, les veillées et la guitare. Devant le mât central se tiennent les appels, toujours en tenue d'éclaireurs. Ils la portent aussi pour passer à table autour de laquelle ils poussent leurs cris de patrouille avant le repas. La table en bois et cordes est fraîchement décorée de fleurs cueillies pour les invités. Aucun détail ne manque à la description esthétique et morale de l'utopie du camp de toile, jusqu'aux oies et aux canards traversant paisiblement la route à l'arrivée de la voiture.

La psychologie du pédagogue, condition de l'éducation.

Le comédien Jean Signé¹ tient ici un de ses premiers rôles. Il joue un jeune homme mettant peu à peu ses préjugés à distance pour se laisser convaincre par cette éducation en plein air. Au milieu de la joyeuse bande ce pierrot lunaire fait preuve d'étonnement puis de douce ironie vis-à-vis d'hurluberlus finalement sympathiques. Le personnage répugne devant l'instinct grégaire, il a « *horreur des groupes* ». Sa préférence pour la « *sainte solitude* » est l'accomplissement de la liberté. Elle exprime en creux le refus de suivre aveuglément ce qui

¹ Jean Signé est comédien depuis la décennie 1960. Il débute sous la direction de Nicolas Bataille puis rejoint Guy Rétoré dans l'aventure du Théâtre de l'Est parisien. Avec Jean Bany et Georges Werler, Jean Signé crée le groupe poétique des Poëmiens. En 1965, le trio obtient le grand prix de l'académie Charles Cros.

semble être la norme généralement admise en matière de vacances. Là réside le préalable psychosociologique pour rejoindre les Eclaireurs. Il convient de se penser comme un individu distant de la société de masse pour échapper à tous les déterminants sociaux. L'éducation par le scoutisme peut alors faire émerger des individus « *actifs, joyeux et utiles* » selon Robert Baden-Powell. Notre personnage en prend conscience par le concours des circonstances - un homme mordu par une vipère - en organisant les secours par des ordres brefs et précis aux Eclaireurs qui l'entourent, puis en détendant l'atmosphère après la tension. La conversion d'un indifférent en entraîneur de la jeunesse vient d'opérer. Il reconnaît son basculement au profit de cette société fraternelle des jeunes, « *vous êtes comme les autres. Dommage que les autres ne soient pas comme vous.* »

Le scénario place la chute des barrières d'appréhension du personnage pendant la scène de canotage sur l'Auvézère. Notre héros ne comprend plus rien. Ses repères sont brouillés, il nourrit d'une délicate attention à l'égard de la jeune femme du clan des routiers groupe qui pagaie avec lui. « *Qui es-tu gazelle ?* » se demande-t-il en référence à la symbolique animale dans l'imaginaire scout. L'affection secrète qu'il nourrit pour la jeune femme est l'instant de révélation. L'évocation d'une rencontre amoureuse est toutefois désamorcée par les couleurs des vêtements. Les Eclaireurs ne saurait être un lieu de flirt. Elle porte une tenue bleu roi, lui a troqué sa vareuse rouge pour du blanc. Autour d'eux se déploie la gamme large des teintes de la nature, des arbres et des plantes où dominent les verts et les bleus mouchetés de couleurs vives florales.

La gamme chromatique des couleurs franches du technicolor affecte les couleurs vives aux règnes du vivant et les demi-teintes au minéral, pierres, roches, métaux et eaux. L'empire des couleurs du "*31 juillet*" donne aux tenues scout, aux foulards et aux badges des couleurs toujours vives (verts, blancs, jaunes, rouges) qui tranchent avec les habitations et les véhicules où dominent les gris et les marrons. Le personnage joué par Jean Signé est vêtu d'une vareuse rouge vif destinée à le faire toujours ressortir dans le paysage et au milieu des jeunes. Le travail sur la couleur et le jeu des comédiens semble discrètement s'inspirer des réalisations contemporaines d'un Jacques Tati². La scène chez le garagiste résume cette influence ; les couleurs avec l'arrivée de la voiture poussée à bout de bras et le jeu lorsque on échange les clés de mécanicien au dessus du capot.

Les Eclaireurs, des vacances ?

Le stéréotype du camp scout laisse cependant place à l'autonomie donnée aux filles et aux garçons. Lors du conseil des chefs de patrouilles, « *véritable gouvernement du camp* », notre personnage prend la défense de la patrouille des Lions classée la dernière dans l'enquête de terrain de la journée. Celle-ci a pourtant sauvé un homme d'une morsure de vipère. Mais le chef de patrouille explique que les Eclaireurs ont eux-mêmes écrit le programme du camp avant le départ. L'enquête de terrain portait sur le village proche du camp. Il s'agit de Tourtoirac, village médiéval périgourdin sur la rivière Auvézère, blotti autour de l'abbaye Saint-Pierre-ès-Liens dont on voit les deux clochers. Les Eclaireurs, « *sensibles à la pauvreté des lieux* », visitent les ruelles, observent les maisons, le lavoir, questionnent les habitants, s'amusent aussi. Ils rédigent un compte-rendu évalué le soir au camp. L'église romane est décrite à notre héros par l'archiviste de la patrouille. La séquence illustre de façon quasi parfaite la devise « *que le maître apprenne de l'élève* » de l'Education nouvelle. Le camp d'Eclaireurs pratique une géographie et une sociologie empirique non scolaire telle qu'on les retrouve dans l'autre film de Jacques Bador produit par l'association, *Théo et les renards*³. L'institution scolaire est d'ailleurs discrètement épinglée dans sa formation routinière des maîtres. Un élève d'école normale encadre le camp : « *c'est le seul endroit où on ait pu me donner beaucoup de responsabilités avant de prendre une classe.* » Le camp prolonge l'œuvre scolaire par des moyens non scolaires.

² *Jour de fête* sort sur les écrans en 1949. *Le tournage de Trafic* débute en 1964. Cf. notamment Laura Laufer, *Jacques Tati ou le temps des loisirs*, Paris, If, 2002, 117 p.

³ Film tourné en 1964, déjà analysé dans cette même rubrique ([voir le film](#)).

La réalisation de la cité idéale est aussi conditionnée par le silence sur la vie que chacun laisse au dehors. Mais dans le film, la première chose que nous apprenons du héros est sa condition ouvrière. Il met cependant à distance de la consommation de vacances par la voiture. Le "31 juillet" s'ouvre sur la transformation du faible pouvoir d'achat d'un ouvrier qui ne peut s'offrir des vacances en voiture en condition de la rencontre avec ceux qui pratiquent les « vraies » vacances. Cette équation socio-éducative qui fait la spécialité des Eclaireurs de France donne à la voiture un rôle prépondérant dans le film. On en voit beaucoup au début, mais perdues dans l'anonymat exprimé par les peintures grises dominantes. La voiture, instrument de la massification contemporaine des vacances, est prise à contre-pied. Personnage du film, sans toutefois lui donner un nom, la voiture témoigne de l'époque précédant la consommation de masse des véhicules de tourisme⁴. La Citroën B 12 produite en 1926 démarrant à la manivelle teinte le film d'un vague parfum nostalgique. La locomotive à vapeur passant devant la barrière manuelle semble aussi être un clin d'œil aux frères Lumière et au burlesque américain. Ceci fait du "31 juillet" un road-movie version scout sous le soleil du Midi.

Le film mobilise en filigrane le souvenir des croisières Jaune et Noire organisées par le célèbre constructeur dans la décennie 1930 au nom du progrès, de la science et de l'empire colonial. Dans le film, la voiture en panne à cause du joint de culasse à changer est poussée comme lors d'une expédition. Le scoutisme français s'est d'ailleurs distingué dans la conquête du monde par le moteur automobile. En 1937, le chef scout Guy de Larigaudie (1908-1940) reliait l'Europe à l'Indochine au volant de sa Ford 19 baptisée *Jeannette*⁵. Héros du raid Paris-Saïgon acclamé à son arrivée, Larigaudie était presque un voisin de ce camp d'Eclaireurs, il est né en Dordogne à Saint-Martin-de-Ribérac. Mais lorsqu'on tourne le "31 juillet", l'empire colonial français, qui a coûté un changement de régime en 1958, ne constitue plus l'horizon d'attente des pédagogues du plein air⁶. Sans doute est-ce aussi pour cette raison que le récit n'est plus collectif mais narré à la première personne. Au même moment, le romancier suisse Nicolas Bouvier se lance dans son voyage automobile jusqu'en Afghanistan et sort en 1963 son usage du monde⁷. Cependant, tous disent combien l'aventure demeure indispensable à la fabrique du jeune homme occidental. Le moteur d'une vieille voiture est ici un faire-valoir car la panne qui prolonge l'étape au camp valorise en retour le projet moral du scoutisme. C'est pour cela que la question de béotien posée par notre personnage aux chefs du camp, « *combien vous rapporte ce travail ?* » déclenche chez eux un immense éclat de rire.

⁴ Cf. Mathieu Flonneau, *Les cultures du volant, essai sur les mondes de l'automobilisme, XX^e-XXI^e siècles*, Paris, Autrement, 2008, 219 p.

⁵ Guy de Larigaudie, *La Route aux aventures, Paris-Saïgon en automobile. Préface du général Lafont, dessins et carte de Pierre Joubert*, Paris, Plon, 1939, 243 p.

⁶ Cf. Nicolas Bancel, Daniel Denis et Youssef Fates, *De l'Indochine à l'Algérie. La jeunesse en mouvements des deux côtés du miroir colonial (1940-1962)*, Paris, La Découverte, 2003, 347 p.

⁷ Nicolas Bouvier, *L'usage du monde*, Genève, Payot, 1963, 364 p.